

Lyne Labeau

# Demain sera un autre jour





*La traversée de tout cet enchevêtrement  
de péripéties, n'altère en rien la puissance  
et la beauté de l'amour entre deux êtres  
rendus esclaves dès leurs enfances, mais  
attachés profondément à ce qui fait la  
valeur humaine : l'amour.*



Le passé d'un homme peut être semblable à l'herbe folle dans un champ ou à la plante grimpante sur un mur.

Il peut étouffer les jeunes pousses, il peut desceller les pierres les plus lourds.

Le passé peut-être un mal pour l'homme,

L'homme ne peut nier ou effacer le passé.

Il le porte toujours en lui gravé. C'est son histoire personnelle, unique. Mais il doit s'y adosser.

Prendre appui sur cette expérience pour s'en éloigner sans trahir et sans oublier.

Parce que la vie, c'est la marche vers l'avenir.

Et il faut faire confiance à ce qui viendra.

Martin GREY



Dehors, le soleil brillait allègrement dardant ses rayons chauds et brûlants sur la nature, et la joie qui jadis habitait son cœur, l'avait déserté au profit d'une tristesse incommensurable.

Il ne cessait de se rappeler les jeux de cache-cache qu'ils partageaient, leurs insouciances, leurs étreintes maladroites et passionnées dans cette petite cabane, nichée au creux de cette verdure luxuriante, et qui abritait cet amour naissant.

Souvent, comme une petite fille, les tresses au vent, elle se laissait tomber dans l'herbe, riant à gorge déployée, découvrant des dents d'une blancheur immaculée.

– Mais qu'est-ce qu'elle était belle avec ses yeux de biche, son teint couleur café, sa voix chaude et un peu rauque qui l'avait immédiatement séduit. Il aurait vraiment fallu qu'il soit de marbre pour résister à sa personnalité pleine de fraîcheur et à son air innocent. Le cortège de ses admirateurs et soupirants devaient être impressionnant, mais c'était lui qu'elle avait choisi.

Pourtant il ne se trouvait pas particulièrement beau. Mais de l'avis de certains c'était différent. On le comparait bien souvent à un apollon. Il marchait la tête haute.

Son corps mince, ses hanches étroites, ses jambes longues et fines attiraient bien des regards. De plus, il était d'une vitalité extraordinaire et possédait beaucoup de prestance. Quant à ses gestes, ils étaient lents et précis dénotant, une volonté et une assurance sans borne.

Au magnétisme qu'il dégageait, s'ajoutait son courage et sa générosité avec toujours son besoin d'agir quelque soit les circonstances, et les difficultés.

Il se précipitait alors vers elle, l'enlaçant de ses bras forts et musclés. Ses rires se mêlaient aux siens. Il lui donnait de petits baisers par-ci, par-là dans le cou. Puis ils restaient là tous les deux, savourant le moment présent, faisant mille projets dans cet environnement verdoyant et magique.

Les oiseaux se mirent à chanter. Même leurs chants mélodieux, qui autrefois, berçaient son cœur, n'arrivaient pas à le rythmer aujourd'hui.

Perdu dans ses lugubres pensées, il ne vit pas le soleil disparaître au profit de la lune qui se montrait. La rivière était toujours là, charriant dans ses cours de petits branchages. Les reflets de la lune dansaient dans son miroir, et allumaient dans son eau des torches argentées et vermeilles.

Dix heures sonnèrent. Dans le lointain, des cris de chiens se bagarrant certainement pour une quelconque pitance qu'ils avaient du mal à se partager.

Son cœur saignait, la douleur lui broyait le cœur, lui vrillait les tempes. Tombant à genoux, il se mit à maudire le sort funeste qui l'avait fait naître.

Levant les yeux vers le ciel parsemé d'étoiles, il se mit à hurler :

– Pourquoi... Pourquoi... Oh ! Mon Dieu...

Mais rien ne venait, aucune réponse pour adoucir ce qui avait perdu sa joie d'autrefois.

Dès demain, et avant de se mettre au travail, il repartirait à sa recherche comme tous les jours que Dieu fait. Infatigable, ses recherches prenaient allure de rituel. Il s'y adonnait régulièrement.

Aujourd'hui, les eaux pâles de la rivière reflétaient le ciel d'un gris argenté que les approches du crépuscule ourlaient de mauve au couchant.

Cette nuit-là, il régnait une chaleur étouffante et humide. Il eut beaucoup de mal à dormir, les draps lui collaient à la peau. Alors, il laissa ses sens s'exercer aux bruits du dehors.

Depuis un bon moment déjà, les lucioles se poursuivaient dans une sarabande effrénée, tout en se faisant les yeux doux. Les crapauds quant à eux, avaient commencé leur mélodie amoureuse, en mêlant leurs coassements aux chants des criquets. Les cabris bois de leur puissante voix, jouaient au baryton.

Le lendemain matin, au cocorico du jour qui s'ouvrait, il partit. La nature était toujours aussi accueillante. Au loin, les mornes étaient voilés par une brume bleutée.

Le panorama qui s'offrait à la vue, était splendide, uniformément vert, et parsemé de grands arbres séculaires. Une rivière ainsi qu'une route était visible par intermittence. Il y avait ça et là, des groupes de maisons.

Des fleurs, des Fougères, des Mille-Feuilles et des Rhododendrons s'évadaient en un jardin échevelé et sauvage.

Les sauterelles se déplaçant en bandes serrées, ressemblaient à une armée défendant leur patrie par temps de guerre.

Des papillons multicolores volaient tout autour de lui, se posant par ci, par là sur des fleurs dont les corolles s'ouvraient doucement, faisant découvrir leur éclatante beauté.

Mais toute cette beauté, en cet instant, était vaine. Sans cesse, il se demandait :

– Où était-elle ? Qu'avait on fait d'elle ? Qu'était-elle devenue ?

Les fantômes du passé n'arrêtaient pas de surgir dans son esprit enfiévré. Les images, surtout celles du malheur, se bouscuaient dans sa tête, défilaient devant ses yeux tel un film d'horreur au ralenti.

Des hommes se disant croyants, dans un dieu qu'ils disaient aimer, étaient venus en grand nombre,

afin de commettre leurs méfaits pour chercher des cargaisons d'esclaves.

Tout à leur bonheur, Zendé et Ayodélé, ne les virent pas arriver. Tels des fantômes, armés jusqu'aux dents, ils surgirent devant eux, empêchant toute fuite.

A la vue de ces hommes à la mine patibulaire, dont le visage et les gestes ne présageaient rien de bon, ils essayèrent par tous les moyens de s'enfuir.

Mais peine perdue, ils furent très vite rejoints par un groupe qui, les ceintura.

En parcourant tristement du regard cette magnifique île qui l'avait vu naître et qui chaque jour de part sa beauté et sa magnificence, avec ses maisons coloniales du dix-huitième siècle aux façades surannées et tricolores ; ses volets bleus, ses rues étroites et colorées par des bougainvilliers, et qui lui avait apporté tant de bien-être et de joie, il sut tout au fond de son cœur et de son âme :

– Que jamais il ne reviendrait ici dans cet univers, cette atmosphère bénie des dieux, et qui avait été si longtemps le sien.

– Que jamais, il ne reverrait ses parents, ses frères et sœurs, sa famille, ses amis.

Ses pensées lui firent mal, très mal. Des larmes se mirent à couler. Puis, il entendit les pleurs de Ayodélé, son Ayodélé.

– Mais.... Que pouvait-il faire dans ces atroces conditions !

Ils les enchaînèrent, les poussant brutalement, riant de leurs forfaits accomplis, se moquant ouvertement de la souffrance de ces deux malheureux.

En ce moment, ce mot « jamais » avait bien trouvé sa place, mais ce dernier n'en avait aucune idée. En l'espace d'un instant, il était devenu un orphelin sans le savoir.

S'il survivait, pendant tout le restant de sa vie, il se poserait des questions sur le devenir de sa famille, sans savoir qu'ils avaient tous péri. Ignorant de ce fait, il continuerait à les chercher, et finirait par penser, qu'un jour ou l'autre qu'il les retrouverait.

Zendé regarda son île une dernière fois. Et là, dans le silence de son cœur, il adressa une courte prière au ciel :

– Oh ! grand Esprit... Qu'avons-nous fait pour mériter ce sort si horrible qui nous attend... Quel crime avons-nous commis, nous obligeant à porter ces chaînes qui nous emprisonnent et nous mangent la chair... Si nous t'avons offensé par une quelconque désobéissance, ou par une quelconque parole irrespectueuse et blessante ou par un geste malheureux, et que nous méritons ce qui nous arrive, donne-nous le courage et la force qu'il faut pour l'accepter.

Peu de temps après, ils furent conduits sur une petite place d'où un comptoir de vente avait été dressé pour l'occasion, et furent exposés avec d'autres qui allaient hélas subir le même sort.

La souffrance de Zendé et Ayoldélé fut encore plus grande, car on leurs firent savoir qu'à partir de cet instant, qu'ils avaient perdu tous droits.

Ils n'étaient rien que des animaux chassés, fouettés, humiliés, mutilés, châtiés, torturés, rabaissés au plus bas niveau, arrachés sans aucune forme de procès de son sol natal et de sa patrie, et allaient maintenant être vendus comme de vulgaires bêtes de somme.

Leur calvaire commençait, leur agonie serait longue.

Un peu plus tard, après que leur sort fut scellé, ils furent séparés et jetés sans ménagement au fond de la cale d'un bateau.

Entassés les uns contre les autres dans une cale exigüe et sale, les poignets et les jambes entravés par les chaînes, ils ne purent rien espérer de mieux de la part de leurs tortionnaires.

Les misérables matelots, remplis de méchancetés, dans une cruauté implacable et viscérale, se mirent à s'acharner sur eux avec des fouets et des bâtons, pour un oui ou pour un non, au moindre prétexte.

Certains se retrouvèrent même avec des os cassés, provoquant des blessures, d'autres, avec de profondes lacerations, ainsi que des plaies à vif, suintantes et purulentes. Des mouches sorties de nulle part achevaient leur moral, en tournoyant inlassablement autour d'eux. Hurlant de douleur, leurs cris, leurs sanglots résonnaient, lancinants, c'était horrible.

Pour finir, leurs besoins vitaux étaient niés : la faim et la soif, les plongeait dans un état quasi-hypnotique, leur ôtant toute résistance. Bon nombre de ces malheureux compagnons moururent.

La maladie fit son apparition. La mort continua son œuvre de destruction, et ce, pendant toute la traversée qui dura trois mois.

Leurs corps martyrisés furent jetés à la mer, sans préambule, et sans état d'âme, comme s'il s'agissait de colis encombrants dont il fallait se débarrasser.

Zendé n'arrêtait pas de se demander pourquoi une telle haine vis à vis d'eux, alors qu'ils n'avaient rien fait qui puisse mériter un tel châtement, doublé d'un acharnement de cruautés, de méchancetés aussi violent, pire que celui réservé aux animaux. Mais aucune réponse ne venait. Alors armé du courage dont il avait toujours fait preuve il subissait tout en silence, ravalant sa douleur.

De plus, il se faisait non seulement du souci pour Ayodélé, mais aussi pour sa famille, n'ayant pas de nouvelles.

– Avaient-ils réussi à se soustraire à cette terrible situation ?

Zendé se demandait où on les conduisait, et ce que lui réservait cette nouvelle vie en terre inconnue...

Ce matin, une importante réunion se tient sur la plantation d'Albert, l'une des plus grandes de l'île.